DU JOUR
SANS LENDEMAIN

Fiction & Cie



Alain Veinstein

DU JOUR SANS LENDEMAIN

émission censurée

Seuil
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-122492-4

© Éditions du Seuil, septembre 2014

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.fictionetcie.com
www.seuil.com

Chut(e)

J'ai raconté en 2010 dans *Radio sauvage* (Seuil, « Fiction & Cie ») comment, contre toute attente, je suis devenu intervieweur. Rien, vraiment, ne m'y prédisposait. J'étais d'un naturel taciturne. Si d'aventure je murmurais trois mots, c'était à voix si basse qu'on me les faisait répéter avant de passer purement et simplement mon tour de parole. Circonstance aggravante : je n'articulais pas. Faire de la radio dans de telles conditions aurait relevé de la gageure. Comment l'idée m'en serait-elle venue ? Longtemps, je n'ai d'ailleurs pas eu de radio chez moi.

Et pourtant, je ne saurais le dire autrement, j'ai fini par identifier ma vie à la radio. Par m'inventer une identité en me projetant dans un personnage qui avait trouvé sa voix dans le son du casque qui ne quittait pas ses oreilles. Je suis devenu celui que j'entendais avec la voix d'un autre.

Tout a commencé en 1978 avec *Nuits magnétiques*. *Du jour au lendemain* a diversifié l'expérience à partir de 1985. Un entretien quotidien avec l'auteur d'un livre dans une relation intervieweur-interviewé redéfinie. Sans montage. Doutes, approximations et silences compris.

Le rendez-vous s'est imposé peu à peu et est devenu pour beaucoup un moment privilégié au terme de la journée. Il aura duré vingt-neuf ans.

Le 4 juillet 2014, alors que je devais prendre congé de mes auditeurs, *Du jour au lendemain* n'étant plus accueilli dans la grille de rentrée, l'émission spéciale que j'avais préparée pour la circonstance a été, à la dernière minute, censurée. Trop personnelle, m'a-t-on expliqué : je ne parlais que de moi et de mon émission. Trop irrespectueuse de mon cahier des charges. Mes auditeurs se seraient sentis perdus. Façon d'écouter, façon d'être, façon de vivre...

Face aux réactions suscitées par un tel acte de censure, la direction a finalement consenti à diffuser ma dernière émission, quelques jours plus tard, en ligne, sur le site de France Culture. Il n'en demeure pas moins que *Du jour au lendemain* aura quitté l'antenne sans un adieu. Je suis parti comme un voleur. Vingt-neuf ans d'énergie et de passion pour finir dans la peau d'un voleur.

Mais peut-être après tout n'ai-je été, dans la suite des soirs, qu'un voleur d'intensité, pour ne pas oser dire un voleur de feu, en un temps sens dessus dessous.

C'est un classique : la roue de la fortune accélère avant de prendre tout son temps pour s'arrêter soudain par surprise. Je l'ai vécu déjà ces dernières années. Mais, cette fois, je viens d'entendre l'ultime cliquetis.

Jusqu'au dernier moment j'ai cru qu'on se ressaisirait dans les hautes sphères, qu'on comprendrait que l'erreur stratégique, dans ce cas particulier, se doublait d'une faute. En vain. Un mail, envoyé à 7 h 45 ce matin, à l'heure de la confiture – en l'occurrence, de la déconfiture –, rompt tout espoir de dialogue. « À partir de la rentrée, dès le 1er septembre, me dit-on, la grille de production des magazines "frais" de la chaîne s'arrêtera à minuit. La production quotidienne de *Du jour au lendemain* s'arrêtera donc le 4 juillet. »

Ce soir, les douze coups de minuit sonnent par conséquent l'heure la plus sombre que j'aie connue

dans un studio de radio depuis que j'y suis entré, contre toute attente, au micro de *Nuits magnétiques*. C'était en 1978.

Kafka m'a rattrapé, si vous voulez. Je suis un peu dans la situation de quelqu'un qui ignore la faute qu'il a commise et se trouve pris tout d'un coup dans l'engrenage de la chute. « Quand on est invité dans le monde, écrit Kafka, il est clair qu'on franchit tout bonnement le seuil, qu'on monte l'escalier, et presque sans s'en apercevoir tant on est plongé dans ses pensées. C'est seulement ainsi qu'on agit comme il faut à son propre égard et à l'égard du monde. » C'est dans son *Journal*, à la date du 19 février 1911. Le problème, c'est qu'un jour il faut redescendre, car le « monde », enfin, le monde de la radio, ne fait pas de cadeau. Il crie que l'heure tardive a assez duré, en temps de détresse économique. C'est ce que dit sans le dire le mail de 7 h 45. Maintenant, il est temps pour moi de descendre les marches, ce qui est encore beaucoup plus difficile que de les monter, et de franchir le seuil dans l'autre sens, trop abasourdi, cette fois, pour être plongé dans mes pensées. En un mot comme en cent, je vais devoir renoncer à ce qui a tant compté pour moi, notre rendez-vous de minuit, que j'ai fini par l'identifier à ma vie. Je vais devoir arrêter. Baisser le rideau. M'engouffrer